

Chez les danseuses

de Mathieu LHOSTE-CLOS

PERSONNAGES

(par ordre de prise de parole)

M. Duchaussoy	Danseuse 1	M ^{me} Cals
M. Cals	Danseuse 2	Adolphe Cals
Ulrich	Mireille	Anna Pavlova
	Giselle	M. Marchand

Projection du tableau de J-L Forain, [Intermission on Stage](#) (vers 1879). Quelques danseuses sont dans la salle, lorsque M. Cals et M. Duchaussoy entrent et discutent tout en allant s'asseoir sur le divan.

M. DUCHAUSSOY. – M. Cals, ainsi donc vous n'avez jamais visité les coulisses des Folies Bergères, après un spectacle de danse ? L'endroit est bien plaisant, vous allez voir. Quant aux danseuses (*il les regarde tout en parlant*) le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont charmantes, n'est-ce pas ?

M. CALS. – (*Qui a à peine regardé en direction des danseuses.*) M. Duchaussoy, sachez bien que si je suis ici même, c'est que ma position de diplomate attaché à l'accueil des grandes personnalités d'Outre Rhin m'y oblige, le devoir me revenant de recevoir notre visiteur.

M. DUCHAUSSOY. – Ces mots me surprennent un peu, venant d'un grand mécène au développement des salles artistiques de Paris, dont font partie les Folies Bergères...

M. CALS. – C'est que vous savez, je suis également responsable de la critique dans la rubrique musicale du Figaro. Or, figurez-vous que se tient ce soir même un concert d'Offenbach à l'Opéra de Paris. Vous connaissez bien mon goût pour l'opéra comique. Ma présence y eût été la bienvenue...

M. DUCHAUSSOY. – Hélas, je ne suis pas sûr que la musique fasse partie des sujets d'intérêt principaux de notre invité du jour. Contrairement à la danse... (*Il regarde de nouveau en direction des danseuses, lesquelles l'observent de loin et rigolent.*)

M. CALS. – ... Tandis que ma présence, ici même, eût été remarquée que ma position d'observateur privilégié des missions de lutte contre les inégalités discriminatoires entre hommes et femmes au travail, en vacillerait !

M. DUCHAUSSOY. – Oh ! N'ayez crainte monsieur ! L'endroit est connu à travers l'Europe entière pour sa discrétion !

M. CALS. – Comment peut-il avoir une réputation si large, s'il est discret ?

M. DUCHAUSSOY. – (*D'abord hésitant.*) J'avais oublié un instant que vous étiez aussi secrétaire délégué auprès du Conseil National de la Logique. Votre sens du raisonnement me laisse parfois sans voix.

- M. CALS. – Parlez-moi donc encore — voulez-vous ? — de ce visiteur allemand...
- M. DUCHAUSSOY. – Il vient de Nierstein-Oppenheim, monsieur.
- M. CALS. – C'est cela oui... Nirchtrik...
- M. DUCHAUSSOY. – Nierstein-Oppenheim, c'est en Rhénanie.
- M. CALS. – La Rhénanie ! Ca me revient maintenant ! Et donc, ce...
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur von Frührüraizichenaur. Il est déjà venu une fois, Louis-Gustave nous l'avait présenté. Vous souvenez-vous ?
- M. CALS. – Louis-Gustave... lequel ? Il y en a tellement...
- M. DUCHAUSSOY. – Louis-Gustave Vouriel.
- M. CALS. – Ah... Vouriel ! Le vieux bougre ! Lui, c'est un homme d'action, M. Duchaussoy, un vrai, savez-vous ? Il n'est pas homme à passer ses journées caché derrière un monticule de papperasse, croyez-moi ! Et donc ce... Frührüranaur...
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur von Frührüraizichenaur. Il s'agit du neveu du baron de Hohenzollern.
- M. CALS. – Tout est clair désormais...
- M. DUCHAUSSOY. – Je vous conseille de bien retenir son nom...
- M. CALS. – Je veux bien. Mais admettez que la chose n'est pas facile !
- M. DUCHAUSSOY. – Je vous crois. Répétez-moi donc, je vous prie. Von Frührüraizichenaur.
- M. CALS. – Von Frührürazinaur...
- M. DUCHAUSSOY. – Non, Von Frührüraizichenaur, monsieur.
- M. CALS. – Frührü, vous dites ?
- M. DUCHAUSSOY. – Non, Frührü.
- M. CALS. – Mais vous venez de dire Frührü ...
- M. DUCHAUSSOY. – Peut-être, je ne suis plus sûr maintenant... Le voici, il arrive à nous.

(L'homme apparaît, ils se lèvent et se dirigent vers lui. Le visiteur ne quitte pas les danseuses des yeux.)

- M. CALS. – (A M. Duchaussoy, tout en se dirigeant vers le visiteur.) Von Früstürazinaur?
- M. DUCHAUSSOY. – (Au visiteur.) M. von Früstüräizichenaur! Quelle joie de vous retrouver ici.
- ULRICH. – Je vous en prie, appelez-moi donc Ulrich.
- M. CALS. – M. Ulrich, mon ami ! Quel privilège de vous voir ce soir ! Soyez le bienvenu.
- ULRICH. – M. Cals ! Je suis tout heureux de vous retrouver, également.
- M. CALS. – Nous espérons vivement que vous allez passer une agréable soirée en notre compagnie.
- ULRICH. – J’y crois fort, mon cher, j’y crois fort. C’est que l’endroit m’a l’air formidable !
(*Il ne quitte pas les danseuses du regard.*)
- M. CALS. – Je ne vous le fais pas dire...
- ULRICH. – Si cela ne vous importune point, j’aimerais bien, pour ma part, aller féliciter personnellement ces ravissantes danseuses, dans leurs loges, pour la formidable prestation qui fût la leur.
- M. CALS. – Allez donc, je vous prie. Nous nous retrouverons ici même tantôt.

(*Ulrich s’éloigne...*)
- ULRICH. – (*Aux danseuses.*) Mesdames, permettez-moi d’abord de vous féliciter pour votre délectant spectacle. Je serais curieux de savoir dans quel antre vous mettez à point vos merveilleuses toilettes, qui n’ont d’égale que votre indéniable talent...
- DANSEUSE 1. – Comment ?
- DANSEUSE 2. – Je crois qu’il veut voir les loges...
- DANSEUSE 1. – Ahhh... les loges ! (*Elle sourit à Ulrich.*) Avec plaisir...

(*Ulrich suit les danseuses hors de la salle.*)
- M. DUCHAUSSOY. – Monsieur, si je puis me permettre, ma journée de travail fût bien longue aujourd’hui. Je serais fort heureux de prendre un court congé.
- M. CALS. – Allez donc, mon ami ! Je ne vous retiens pas. Je vais pour ma part attendre M. Marchand, le directeur, afin de converser un peu avec lui de mes investissements.
- M. DUCHAUSSOY. – Vous ne voulez donc pas profiter quelques instants de ces lieux raffinés ?

M. CALS. – *(prend son verre en main et s’assied tout en parlant.)* Non, M. Duchaussoy. J’ai bien peur que la retenue d’un homme marié, mais aussi mes fonctions de représentant de la charité chrétienne assigné aux 3^e, 10^e et 11^e arrondissements de Paris, ne soient pas compatibles avec ces plaisirs. De plus, je ne me réjouis guère à l’idée que de dignitaires représentants de la pensée bien pensante ne puissent me trouver dans les loges.

(M. Duchaussoy s’est retiré tandis que M. Cals parlait. Celui-ci s’en rend à peine compte. Seul, il prend une gorgée de son breuvage. Deux femmes font irruption dans la salle... M. Cals se lève.)

MIREILLE. – On vous y prend !

M. CALS. – *(En aparté.)* Les mégères de la police des mœurs ! Me voila dans de beaux draps !

MIREILLE. – Quelle surprise de trouver ici le chargé gouvernemental à la supervision des investissements de l’état pour favoriser l’équité hommes — femmes !

GISELLE. – Et accessoirement sponsor privilégié de la pêche en rivière en Ile de France...

MIREILLE. – Le gros poisson !

M. CALS. – Mesdames, avant toute autre chose, sachez que c’est pour moi un grand plaisir de vous voir ce soir...

MIREILLE. – C’est cela oui... Qu’il est beau le représentant de la charité chrétienne !

GISELLE. – Vous êtes venu ici recruter des bonnes sœurs ?

M. CALS. – En tant que grand mécène au développement des salles artistiques de Paris, je me dois...

MIREILLE. – Tu entends ça Giselle ? Monsieur est ici en qualité de grand mécène de je ne sais déjà plus quoi...

GISELLE. – Moi qui croyais qu’il était ici en tant que conseiller municipal aux affaires d’hygiène...

MIREILLE. – ... Et moi en tant que défenseur de l’enseignement de la géographie dans l’école publique...

GISELLE. – Dites-moi, M. Cals...

M. CALS. – Madame ?

GISELLE. – Etes-vous venu ici vérifier l’hygiène des cuisines ou bien le niveau d’édu-

cation de ces jeunes filles ?

MIREILLE. – Avez-vous vérifié si elles connaissent bien tous les départements français ?

GISELLE. – Espèce de pervers !

M. CALS. – Mesdames, je vous assure vous vous faites une idée qui est fausse. En fait, j'étais ici même en train d'attendre M. Marchand, le directeur de ces lieux, afin de discuter de mes investissements.

MIREILLE. – ... Et vous espérez un retour en nature ?

M. CALS. – Vos mots ne font pas honneur au talent indéniable de ces danseuses, qui travaillent très dur tout au long de l'année, dans le seul but de nous divertir.

GISELLE. – ... De plus d'une manière !

MIREILLE. – Giselle.

GISELLE. – Oui, Mireille.

MIREILLE. – Savais-tu que des scientifiques ont découvert qu'une unité de mesure était infaillible afin d'évaluer le talent artistique des danseuses de cancan ?

GISELLE. – A bon, et quelle est donc cette unité de mesure ?

MIREILLE. – C'est le centimètre, ma chère.

GISELLE. – Le centimètre ?

MIREILLE. – Oui, car il suffit de mesurer... la profondeur du décolleté !

MIREILLE ET GISELLE. – Goujat !

GISELLE. – Ignoble personnage !

M. CALS. – D'abord, ce ne sont pas des danseuses de cancan mais de ballet.

MIREILLE. – Et bien si le ballet est plus « distingué » que le cancan et ses danseuses de meilleure vertu, que faites-vous là ?

M. CALS. – C'est ce que je m'efforce à vous expliquer. Je suis ici dans l'attente de M. Marchand...

MIREILLE. – ... Autre coureur de jupons notoire !

M. CALS. – M. Marchand ?

- MIREILLE. – Parfaitement ! Et ne faites pas l'innocent de la sorte. Nous avons bien compris vos arrangements à vous deux !
- GISELLE. – Et c'est ce type d'arrangements qui nous dégoûte ! Cela même que vous autres personnes haut placées faites afin de profiter de la faiblesse, de l'innocence, de la gentillesse de pauvres jeunes filles...
- MIREILLE. – Ce genre de pratiques n'a pas sa place dans un pays civilisé, monsieur !
- GISELLE. – L'égalité entre hommes et femmes, c'est exactement le type de choses qui distinguent un pays comme le nôtre, par rapport aux autres ! Avouez que nous ne pouvons être mieux ailleurs qu'en France, non ?
- M. CALS. – En France ? Je crois que je serais mieux en Rhénanie !
- MIREILLE. – En Rhénanie ? Qu'est-ce que cela a à voir là dedans ?
- M. CALS. – Comme si vous saviez ce qu'est la Rhénanie ...
- MIREILLE. – Mais bien sûr monsieur, j'ai lu Louis-Gustave Vouriel, après qu'il a visité l'Allemagne. Et je n'en attends pas moins de la part du critique principal de la littérature aventurière auprès du journal « Le Gaulois ».
- M. CALS. – (*En aparté.*) Je l'avais oubliée cette fonction-là...
- MIREILLE. – Avez-vous lu son compte rendu de voyage ?
- M. CALS. – Pas le dernier.
- MIREILLE. – Il n'en a écrit qu'un !
- M. CALS. – (*D'abord hésitant.*) De publié, ma chère, de publié. Il a par contre travaillé sur plusieurs autres livres, sachez-le. Relate-t-il sa rencontre avec Ulrich von Früstüräichenaür dans son dernier livre ?
- MIREILLE. – von Füzürainaur ...
- M. CALS. – Non, von Früstüräichenaür. Et voici là une intéressante histoire ! Et bien, figurez-vous que...
- GISELLE. – Mireille ! Ne vois-tu pas qu'il cherche à détourner la conversation avec son von Fufu nani flower ? (*A M. Cals.*) Vous n'allez pas vous en tirer aussi facilement, sachez-le ! Vous trouver, vous, en ces lieux, est pour nous une cruelle déception !
- M. CALS. – (*Ironique.*) J'avais cru comprendre...
- MIREILLE. – (*Qui regardait derrière elle, en dehors de la salle.*) Ah ! Et maintenant nous

allons voir comment va réagir votre chère femme !

M. CALS. – Comment ? Ma femme ? Ici ?

MIREILLE. – Ici même, M. Cals ! Nous l'avons fait chercher !

M. CALS. – Nom de Dieu !

(La femme de M. Cals fait irruption dans la salle.)

M^{ME} CALS. – Toi, ici ! Je ne voulais y croire !

(Elle se dirige tout droit vers son mari et le gifle d'entrée.)

M. CALS. – Mamour, je peux t'expliquer...

M^{ME} CALS. – Qu'y a-t-il à m'expliquer ? Ta présence dans un bordel ?

M. CALS. – Mais ma chérie, ce n'est pas un bordel... Ce ne sont que des danseuses...

M^{ME} CALS. – C'est tout comme !

M. CALS. – Mon cœur...

(Elle le gifle encore une fois.)

M^{ME} CALS. – Ne me parle pas comme ça, surtout en un lieu pareil ! Dieu sait comment tu as appelé ces « danseuses » ! Ma chérie, ma puce, ma poulette ?

M. CALS. – Mon p'tit chou...

M^{ME} CALS. – Tais-toi ou... *(Elle lui montre sa main. Il se tait tout de suite.)*

GISELLE. – Mme Cals, nous voyons que vous avez les choses bien en main. Nous allons de ce pas dire nos mots aux autres clients.

M^{ME} CALS. – Allez donc ! Croyez-moi, il va passer un sale quart d'heure !

(Les mégères de la police des mœurs s'en vont.)

M^{ME} CALS. – Espèce de menteur !

M. CALS. – Attends donc que je parle avant de me traiter de la sorte...

M^{ME} CALS. – Moi qui te faisais confiance depuis tant d'années, je me rends compte que tu me trompes de manière éhontée.

M. CALS. – Tu vas un peu vite en besogne ! Je suis ici en tant que grand mécène au

développement des salles artistiques de Paris.

M^{ME} CALS. – Grand mécène de la promotion de la saleté parisienne, tu veux dire !

M. CALS. – Comment ça saleté ? La danse, c'est avant tout de l'art...

M^{ME} CALS. – De l'art, oui, l'art d'ouvrir ses cuisses à tout vent ! Voilà comment vous autres les hommes justifiez vos débauches, à lorgner sur des décolletés trop plongeants, sur des cuisses trop moulées, sur des juste-au-corps trop serrés qui dévoilent jusqu'aux côtes. Et que dire de leurs positions indécentes ; les fesses en l'air, la poitrine en avant et les regards provocants ?

M. CALS. – *(Qui n'écoutait guère et regardait en dehors de la salle.)* Donc, si je t'écoute, tous les hommes qui sont ici sont des « gros cochons »...

M^{ME} CALS. – Parfaitement !

M. CALS. – Adolphe !

(M. Cals appelle son fils, qui approche en compagnie de la maîtresse de ballet.)

M^{ME} CALS. – Adolphe ? Comment ça ? Mon fils ? Ici ?

ADOLPHE. – Mes chers parents, quelle surprise de vous voir ici. Permettez-moi de vous présenter Anna Pavlova, la maîtresse de ballet à qui l'on doit le savoureux spectacle de ce soir.

M. CALS. – Adolphe, mais que fais-tu dans ce milieu de débauchés ?

M^{ME} CALS. – Mais pourquoi dis-tu que mon fils est un débauché ? Mon Adolphe, je suis bien heureuse de voir que tu t'intéresses à l'art et que tu es ami de la grande Anna Pavlova.

ADOLPHE. – Papa, toi, le mécène au développement des salles artistiques, comment peux-tu parler de la sorte ?

ANNA PAVLOVA. – Monsieur, sachez que danser, ce n'est pas se dandiner. Tout d'abord, il faut avoir le squelette gracieux, le visage expressif, les membres équilibrés et les fesses plates. Et les jambes, longues, fines, élancées, lestes... Savez-vous combien il est difficile de trouver des danseuses de cette qualité en France, où la nourriture est si riche ? Pays du foie gras, des fromages gras, des vins gras, des bocks et des dindes fourrées ! La danse, c'est l'apprentissage de l'excellence !

M^{ME} CALS. – Mais oui enfin ! Puisqu'on te le dit que la danse, c'est de l'art. Penses-tu que ton fils suivrait le chemin de la perdition, lui qui a été élevé chez les frères Salésiens et qui a obtenu le premier prix de la morale laïque chez les Jésuites ?

- ANNA PAVLOVA. – Sachez qu’Adolphe est un fin connaisseur de ballet. Il vient tous les soirs et ne manque jamais une représentation. Il connaît toutes les filles par leur prénom et je peux vous dire qu’ici, tout le monde l’apprécie beaucoup.
- M. CALS. – Et sa fiancée, Mlle de Montretout, je me demande si elle verrait d’un bon œil qu’Adolphe maîtrise si bien l’art du ballet...
- ADOLPHE. – Mais papa, je ne suis pas encore marié !
- M^{ME} CALS. – Oui, mon Adolphe, il faut bien que tu apprennes les choses de la vie !
- ADOLPHE. – Autant profiter de ma liberté avant que je ne la perde...
- M. CALS. – On passe tout à Adolphe, et moi qui suis là pour la grandeur de la France, je passe pour un débauché ! (*Il aperçoit le directeur qui arrive enfin. En aparté.*) Monsieur le directeur, il va me sortir de ce mauvais pas. (*A Marchand.*) Monsieur Marchand, mon cher ami. Je voulais vous voir. Laissez-moi vous présenter ma femme.
- M. MARCHAND. – Chère Madame Cals, je suis très honoré de vous rencontrer, c’est un honneur de vous recevoir aux Folies Bergères.
- M^{ME} CALS. – Cher Monsieur, je suis fort heureuse de découvrir votre établissement
- M. CALS. – Mon ami, je voudrais discuter de l’utilisation de mes prochains investissements.
- M. MARCHAND. – Et bien justement nous avons bien besoin d’aide afin de monter le nouveau ballet de Madame Pavlova. Anna, si vous voulez bien montrer à Monsieur Cals les esquisses des décors et des costumes.
- ADOLPHE. – Oh, moi aussi je vous suis. Je pourrais certainement vous donner des idées pour les costumes...
- (*M. Cals, Anna Pavlova et Adolphe sortent laissant seuls le directeur et M^{me} Cals. M^{me} Cals et M. marchand fondent dans les bras l’un de l’autre.*)
- M. MARCHAND. – Ma bien aimée, quelle surprise de te trouver ici.
- M^{ME} CALS. – Ne perdons pas un instant. Mon mari reviendra forcément trop tôt.
- (*Ils vont s’asseoir sur le divan et se serrent dans les bras l’un de l’autre. Court silence, puis on entend des bruits de pas.*)
Ciel, mon mari ! Il est déjà de retour ! (*Elle se lève tout en regardant vers l’entrée, tandis que M. Marchand se couche en un éclair sous le divan.*)
- M^{ME} CALS. – (*Réalisant à peine que M. Marchand s’est caché, elle s’adresse à lui.*) Et bien toi, tu as l’air d’être un habitué de la situation... Je crois qu’il va falloir qu’on se parle tous les deux... (*Elle regarde en direction de l’entrée*) Quant à toi, tu

vas payer pour m'avoir interrompu de la sorte...

(M. Cals entre, en compagnie d'Anna Pavlova, à laquelle il s'adresse, tout en lisant un carnet de notes.)

- M. CALS. – Toilette... Tulles... Tulles... Tulles... Toilette... Tulles... Tulles... Tulles... Etes-vous certaine d'avoir besoin de tous ces investissements ?
- ANNA PAVLOVA. – Monsieur, sachez si nous étions à Moscou, au Théâtre Bolchoï, nul ne me poserait pareille question. Vous me disiez que vous voulez rivaliser avec la grandeur du ballet russe, je veux bien vous croire... L'heure est venue de le montrer.
- M. CALS. – Tout de même, la note est sacrément chargée...
- ANNA PAVLOVA. – Pardon, ai-je mal compris ? Je croyais que l'on parlait d'excellence...
- M^{ME} CALS. – *(A son mari.)* Ce n'est pas croyable ! On t'y prend, à faire tes cochonneries, et voici que quelques minutes après, tu repars de plus belle !
- ANNA PAVLOVA. – Madame, comment pouvez-vous croire que... Je suis outrée par vos propos ! Sachez que ni monsieur ni moi-même...
- M^{ME} CALS. – Vous êtes outrée par mes propos ? Allez donc voir Adolphe, il est du côté de l'entrée principale. Il saura vous réconcilier...
- ANNA PAVLOVA. – Adolphe ? *(Elle sort en courant.)*
- M. CALS. – Mais pourquoi t'en prends-tu à elle de la sorte ?
- M^{ME} CALS. – Tu me trompes ! Comment veux-tu que je réagisse ? Je ne te laisserai pas me ridiculiser de la sorte, tiens-toi-le pour dit ! Tu veux continuer ainsi, soit, mais ne rentre pas à la maison, la porte te sera fermée !
- M. CALS. – *(En s'appuyant sur le divan, sous lequel se trouve toujours M. Marchand, apeuré par le déplacement du divan.)* Mais enfin, calme-toi... Personne ne trompe personne.
- M^{ME} CALS. – Te rends-tu compte de la soirée que tu m'as faite passer ?
- M. CALS. – Et moi alors ? Je ne suis ici qu'eu-égard à mes fonctions, et voici que j'ai à dos ma femme et le lobby féministe. Je m'aperçois que mon fils est un débâché, ce qui soit dit en passant n'a pas l'air de te préoccuper...
- M^{ME} CALS. – Ne dit pas du mal d'Adolphe, je te préviens !
- M. CALS. – ... Sans compter que cette Anna Pavlova va me coûter des millions en toilettes et tulles. Maintenant, je me retrouve à la rue, et c'est toi qui passes

une mauvaise soirée ?

M^{ME} CALS. – Comme toujours, tu ne penses qu'à ton cas personnel !

M. CALS. – Mais mon cœur...

(M^{me} Cals gifle son mari, qui tombe assis sur le divan.)

M^{ME} CALS. – Je t'avais dit de ne pas m'appeler comme ça !

(M^{me} Cals s'en va, tandis que M. Cals reste affalé sur le divan quelques instants. Puis, Ulrich le rejoint et s'assied à côté de lui.)

ULRICH. – Ah... Quelle belle soirée ! *(Il observe M. Cals un instant, lequel ne bouge pas, ne réagit pas.)* A vous voir ainsi, il me semble évident que vous avez connu un grand moment vous aussi, mon cher...

(M. Cals ne réagit toujours pas. Visiblement, il est lessivé.)

Je comprends bien votre besoin de vous reposer après une soirée passée en un lieu aussi charmant. Qu'elle est belle, la France !

(M. Duchaussoy les rejoint et s'assoit à son tour sur le divan. M. Cals est assis au milieu.)

M. DUCHAUSSOY. – Ah... Messieurs, que je suis heureux de vous retrouver ! M. Ulrich, puis-je vous demander si ces lieux vous plaisent ?

ULRICH. – Ah mais tout à fait mon cher ! Vous savez, je me répète peut-être, mais si je le fais ici, sachez que j'en fais tout autant une fois de retour chez moi, à Nierstein-Oppenheim. Et donc, ici comme là-bas, je dis à qui veut l'entendre : quel beau pays que la France ! Ce pays est tellement hospitalier...

M. DUCHAUSSOY. – Et c'est pour moi une joie que d'entendre ces mots. C'est que M. Ulrich est un visiteur des plus respectables ; il est considéré avec la plus haute estime par la France, sachez le ! *(S'adressant désormais à M. Cals.)* Et bien, je suis fort content que nous soyons venus ici. Avouez que nous étions mieux ici, plutôt qu'au concert d'Offenbach, non ?

(M. Cals bouge enfin, tournant sa tête uniquement, en direction de M. Duchaussoy. Finalement, quelques mots sortent de sa bouche...)

M. CALS. – Mille fois mieux !

M. DUCHAUSSOY. – Ces mots sont musique pour mes oreilles !

ULRICH. – Quel beau pays que la France !

M. DUCHAUSSOY. – Oui, M. Ulrich, quel beau pays que la France ! Maintenant, puis-je vous proposer de vous accompagner vers l'entrée ? Une voiture nous y attend, afin de vous ramener à votre hôtel. Celui-ci vous convient-il, d'ailleurs ? Pardonnez-moi, j'avais oublié de vous demander plus tôt.

ULRICH. – Ne vous excusez pas, je vous prie... En de pareils lieux, la mémoire se fait parfois défaillante !

M. DUCHAUSSOY. – L'hôtel vous convient-il donc ?

ULRICH. – L'hôtel, quel hôtel ? Ah oui, l'hôtel. Il est magnifique ! La chambre est élégante et extrêmement spacieuse. Et puis, tout y est d'une étincelante propreté. Vraiment, je ne saurais m'en plaindre !

(Ils se lèvent et commencent à se diriger vers la sortie.)

M. Cals, vous ne dites mot...

M. CALS. – Y a-t-il de la place pour dormir dans votre chambre ? Un divan, je ne sais quoi ?

ULRICH. – Pardon ? Je ne comprends pas...

M. CALS. – Non, rien, oubliez. Pardonnez-moi, je m'égare...

ULRICH. – En ces lieux, la chose est vite arrivée. Ah... Quel beau pays que la France !

M. DUCHAUSSOY. – Oui, M. Ulrich, quel beau pays que la France !

Ils quittent la salle. Puis M. Marchand sort à son tour, discrètement.

Fin.

Editor's Note : Chez les danseuses was inspired by Jean-Louis Forain's "Intermission on Stage" (circa 1879) in the Dixon Gallery and Gardens, Memphis, TN. <http://www.dixon.org/collections> and used in the 2013 production with gallery permission.